

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

- JULIEN BENDA : La Trahison des Clercs (I).
LUC DURTAÏN : Poèmes américains.
ERNEST HEMINGWAY : Cinquante mille dollars.
(traduit par OTT DE WEYMER)
LUCIEN MAURY : Søren Kierkegaard.
SØREN KIERKEGAARD : Intermèdes.
MARCEL PROUST : Le Temps Retrouvé (suite).

PROPOS d'ALAIN

RÉFLEXIONS SUR LA LITTÉRATURE, par ALBERT THIBAUDET

CHRONIQUE MUSICALE, par BORIS DE SCHLÆZER

NOTES, par MARCEL ARLAND, FÉLIX BERTAUX, CHARLES DU BOS, PIERRE BOST,
BENJAMIN CRÉMIEUX, RENÉ LALOU, ANDRÉ LHOTE, ANDRÉ MALRAUX

LE ROMAN.— *Eglantine*, par Jean Giraudoux.— *Quarantième étage*, par Luc Durtain.
— *Bouddha vivant*, par Paul Morand.— *Harmonies viennoises*, par Jean Cassou.
Selon Saint-Jean, par Pierre Dominique.

LETTRES ÉTRANGÈRES. — *Chez nos voisins*, par André Germain. — *Le jardin des
provoines*, traduit par Serge Elisséev.

LES ARTS. — Dessins de La Fresnaye.

FAITS-DIVERS, recueillis par ANDRÉ GIDE

NOTULES, par RENÉ LALOU

LES REVUES, par JEAN GUÉRIN

PARIS

3, rue de Grenelle 6^e — Tél. : Littré 12-27

FRANCE : 5 FR. = LE NUMÉRO = ÉTRANGER : 6.50

LIBRAIRIE PLON.

LE ROMAN DES GRANDES EXISTENCES

— 9 —

LA TRÈS CURIEUSE VIE

DE

LAW

Aventurier honnête homme

par

GEORGES OUDARD

In-16 sur Alfa 15 fr.

Déjà parus dans cette Collection :

1. **LA PRODIGIEUSE VIE D'HONORÉ BALZAC**, par RENÉ BENJAMIN.. .. . 16 fr.
2. **LA VIE AVENTUREUSE DE JEAN-ARTHUR RIMBAUD**, par J.-M. CARRÉ.. .. . 15 fr.
3. **LA VIE PARESSEUSE DE RIVAROL**, par LOUIS LATZARUS 15 fr.
4. **LE ROMAN DE FRANÇOIS VILLON**, par FRANCIS CARCO 15 fr.
5. **LA VIE RAISONNABLE DE DESCARTES**, par LOUIS DIMIER 15 fr.
6. **LA VIE DOULOUREUSE DE BAUDELAIRE**, par FRANÇOIS PORCHÉ.. .. . 15 fr.
7. **MON AMI ROBESPIERRE**, par HENRI BÉRAUD. 15 fr.
8. **LA VERIDIQUE AVENTURE DE CHRISTOPHE COLOMB**, par MARIUS ANDRÉ 15 fr.

LES PETITS-FILS DE PLON & NOURRIT

imprimeurs-éditeurs, 8, rue Garancière, PARIS (6^e)

LA TRAHISON DES CLERCS

Le monde souffre du manque de
foi dans une vérité transcendante.

RENOUVIER.

Tolstoï conte qu'étant officier et voyant, lors d'une marche, un de ses collègues frapper un homme qui s'écartait du rang, il lui dit : « N'êtes-vous pas honteux de traiter ainsi un de vos semblables ? Vous n'avez donc pas lu l'Evangile ? » A quoi l'autre répondit : « Vous n'avez donc pas lu les règlements militaires ? »

Cette réponse est celle que s'attirera toujours le spirituel qui veut régir le temporel. Elle me paraît fort sage. Ceux qui conduisent les hommes à la conquête des choses n'ont que faire de la justice et de la charité.

Toutefois il me semble important qu'il existe des hommes, même si on les bafoue, qui conviennent leurs semblables à d'autres religions qu'à celle du temporel. Or, ceux qui avaient la charge de ce rôle, et que j'appelle les clercs, non seulement ne le tiennent plus, mais tiennent le rôle contraire. La plupart des moralistes écoutés en Europe depuis cinquante ans, singulièrement les gens de lettres en France, invitent les hommes à se moquer de l'Evangile et à lire les règlements militaires.

Ce nouvel enseignement me semble d'autant plus grave qu'il s'adresse à une humanité qui, de son propre chef, se pose aujourd'hui dans le temporel avec une décision inconnue jusqu'à ce jour. C'est ce que je commencerai par montrer.

I

PERFECTIONNEMENT MODERNE DES PASSIONS POLITIQUES

Considérons ces passions, dites politiques, par lesquelles des hommes se dressent contre d'autres hommes et dont les principales sont les passions de races, les passions de classes, les passions nationales. Les personnes les plus décidées à croire au progrès fatal de l'espèce humaine, plus précisément à son acheminement nécessaire vers plus de paix et d'amour, ne sauraient refuser de convenir que, depuis un siècle et de jour en jour davantage, ces passions atteignent, en plusieurs sens et des plus importants, à un point de perfection que l'histoire n'avait jamais vu.

Et d'abord elles touchent un nombre d'hommes qu'elles n'ont jamais touché. Alors qu'on est frappé, quand on étudie par exemple les guerres civiles qui agitèrent la France au xvi^e siècle et même à la fin du xviii^e, du petit nombre de personnes dont elles ont proprement troublé l'âme ; alors que l'histoire est remplie jusqu'au xix^e siècle de longues guerres européennes qui laissèrent la grande majorité des populations parfaitement indifférentes en dehors des dommages matériels qu'elles leur causaient, on peut dire qu'aujourd'hui il n'est presque pas une âme en Europe qui ne soit touchée, ou ne croie l'être, par une passion de race ou de classe ou de nation et le plus souvent par les trois. Il semble que l'on constate le même progrès dans le Nouveau-Monde, cependant qu'à l'extrémité de l'Orient d'immenses collections d'hommes, qui paraissaient exemptes de ces mouvements, s'éveillent aux haines sociales, au régime des partis, à l'esprit national en tant que volonté d'humilier d'autres hommes. Les passions politiques atteignent aujourd'hui à une *universalité* qu'elles n'ont jamais connue.

Elles atteignent aussi à une *cohérence*. Il est clair que, grâce au progrès de la communication entre les hommes, et, plus encore, de l'esprit de groupement, les adeptes d'une même haine politique, lesquels, il y a encore un siècle, se sentaient mal les uns les autres et haïssaient, si j'ose dire, en ordre dispersé, forment aujourd'hui une masse passionnelle compacte, dont chaque élément se sent en liaison avec l'infinité des autres. Cela est singulièrement frappant pour la classe ouvrière, qu'on voit, encore au milieu du XIX^e siècle, n'avoir contre la classe adverse qu'une hostilité éparse, des mouvements de guerre disséminés (par exemple, ne pratiquer la grève que dans une ville, dans une corporation), et qui forme aujourd'hui, d'un bout de l'Europe à l'autre, un tissu de haine si serré. On peut affirmer que ces cohérences ne feront que s'accroître, la volonté de groupement étant une des caractéristiques les plus profondes du monde moderne, qui de plus en plus devient, et jusque dans les domaines où on l'attendait le moins (par exemple, le domaine de la pensée), le monde des ligues, des « unions », des « faisceaux ». Est-il besoin de dire si la passion de l'individu s'avive de se sentir ainsi attenante à des milliers de passions semblables à elle ? Ajoutons que l'individu confère une personnalité mystique à l'ensemble dont il se sent membre, lui voue une adoration religieuse, qui n'est au fond que la déification de sa propre passion et n'en accroît pas peu la puissance.

A cette cohérence qu'on pourrait appeler en surface s'ajoute, si l'on peut dire, une cohérence en nature. Par là même qu'ils forment une masse passionnelle plus compacte, les tenants d'une même passion politique forment une masse passionnelle plus *homogène*, où s'abolissent les façons individuelles de sentir, où les ardeurs de tous adoptent de plus en plus une couleur unique. Qui n'est frappé de voir combien, en France, par exemple, les ennemis du régime démocratique (je parle de la masse, non des cimes) manifestent aujourd'hui une passion peu variée,

peu différente d'elle-même selon celui qui l'exhale ; combien ce bloc de haine est peu affaibli par des manières personnelles et originales de haïr (on pourrait dire : combien il obéit, lui-même, au « nivellement démocratique ») ? combien les émotions dites antisémitisme, anticléricalisme, socialisme, malgré les formes multiples de cette dernière, présentent chacune plus d'uniformité qu'il y a cent ans ; combien les tributaires de chacune d'elles disent plus qu'alors *tous la même chose* ? Les passions politiques semblent s'être élevées à la pratique de la discipline en tant même que passions ; elles semblent observer un mot d'ordre jusque dans le sentir. On voit assez quel surcroît de force elles en acquièrent.

Cet accroissement d'homogénéité s'accompagne, pour certaines d'entre elles, d'un accroissement de *précision* ; on sait, par exemple, combien l'anticapitalisme qui, il y a encore un siècle, était, chez la masse de ses adeptes, une passion forte mais vague, a mieux circonscrit aujourd'hui l'objet de son vouloir, déterminé le point exact où il veut frapper l'adversaire, le mouvement qu'il veut faire pour y réussir ; combien le même progrès s'observe pour l'antidémocratisme. On sait aussi combien une haine, en se précisant, devient plus forte.

Autre perfectionnement des passions politiques. Jusqu'à nos jours je vois, à travers l'histoire, ces passions procéder par intermittence, connaître des sursauts et des répit, des accès et des affaissements : pour les passions de races et de classes, je vois des explosions, assurément terribles et nombreuses, être suivies de longues périodes de calme ou du moins de somnolence ; entre nations, les guerres duraient des années, mais non les haines, en admettant qu'elles existassent. Aujourd'hui, il suffit de jeter les yeux chaque matin sur quelque feuille publique pour constater que les haines politiques ne chôment plus un seul jour. Tout au plus certaines se taisent-elles un moment au profit d'une d'entre elles qui réclame subitement toutes les

forces du sujet ; c'est l'heure des « unions sacrées », lesquelles ne sonnent point du tout le règne d'un amour, mais d'une haine générale qui momentanément en domine de partielles. Les passions politiques ont acquis aujourd'hui cet attribut si rare dans l'ordre du sentiment : la *continuité*.

Arrêtons-nous à ce mouvement par lequel des haines partielles abdiquent en faveur d'une autre plus générale qui tire du sentiment de sa généralité une religion d'elle-même et donc une force toute nouvelle. On n'a peut-être pas assez remarqué que cette sorte de mouvement est un des traits essentiels du XIX^e siècle. Non seulement c'est ce siècle qui, à deux reprises, en Allemagne et en Italie, aura vu des haines séculaires de petits États s'abolir en faveur d'une grande passion nationale, mais c'est lui (plus exactement la fin du XVIII^e) qui aura vu, en France, la haine de la noblesse de cour et de la noblesse provinciale s'éteindre au profit de la haine de l'une et de l'autre pour tout ce qui n'est pas noble ; la haine de la noblesse d'épée et de la noblesse de robe se fondre dans la même poussée ; la haine du haut et du bas clergé disparaître dans leur haine commune pour la laïcité ; la haine du clergé et de la noblesse s'évanouir au profit de la haine de tous deux pour le tiers ordre ; enfin, de nos jours, la haine des trois ordres entre eux se fondre dans la seule haine des possédants pour la classe ouvrière. La condensation des passions politiques en un petit nombre de haines très simples et qui tiennent aux racines les plus profondes du cœur humain est une conquête de l'âge moderne ¹.

Je crois voir encore un grand progrès des passions politiques dans le rapport qu'elles présentent aujourd'hui, chez celui qui en est le théâtre, avec ses autres passions. Alors qu'il semble bien que, chez un bourgeois de l'ancienne

1. Rappelons qu'il y a encore cent ans à peine, les ouvriers français issus de provinces différentes se livraient entre eux, et fort souvent, à des combats sanglants. (Cf. Martin Nadaud, *Mémoires de Léonard*, p. 93.)

France, les passions politiques — bien qu'elles y tinsent beaucoup plus de place qu'on ne croit d'ordinaire — en tenaient pourtant une moindre que la passion du lucre, l'appétit des jouissances, les sentiments de famille, les besoins de vanité, le moins qu'on puisse dire de son homologue moderne c'est que, lorsque les passions politiques entrent dans son cœur, elles y entrent au même taux que les autres. Que l'on compare, par exemple, l'infime place qu'occupent les passions politiques chez le bourgeois français tel qu'il apparaît dans les fabliaux, dans la comédie du moyen-âge, dans les romans de Scarron, de Furetière, de Charles Sorel¹, avec celles qu'elles occupent chez ce même bourgeois peint par Balzac, par Stendhal, par Anatole France, par Abel Hermant, par Paul Bourget (bien entendu, je ne parle pas des temps de crise, comme la Ligue ou la Fronde, où les passions politiques, dès qu'elles tiennent l'individu, le tiennent tout entier). La vérité est même qu'aujourd'hui les passions politiques envahissent, chez ce bourgeois, la plupart des autres passions et les altèrent à leur profit ; on sait si, de nos jours, les rivalités de familles, les hostilités commerciales, les ambitions de carrière, les compétitions d'honneurs sont imprégnées de passion politique ; *politique d'abord*, souhaite un apôtre de l'âge moderne ; politique partout, peut-il constater, politique toujours, politique uniquement². Quel surcroît de puissance acquiert la passion politique en se combinant avec d'autres passions si nombreuses, si constantes et si fortes par elles-mêmes, il suffit d'ouvrir les yeux pour le voir. — Quant à l'homme du peuple, pour mesurer combien le

1. Cf. Petit de Julleville, *la Comédie et les Mœurs en France au moyen-âge* ; André Le Breton, *Le roman au XVII^e siècle*.

2. La nouveauté est surtout qu'on admet aujourd'hui que tout soit politique, qu'on le proclame, qu'on s'en fait gloire. Sinon, il est bien évident que les hommes, boutiquiers ou poètes, n'ont pas attendu l'âge présent pour essayer de se débarrasser d'un rival en le disqualifiant politiquement. Rappelons-nous par quels moyens les concurrents de La Fontaine l'ont empêché pendant dix ans d'entrer à l'Académie.

rapport de ses passions politiques à ses autres passions s'est accru avec l'âge moderne, il suffit de songer combien longtemps toute sa passion, selon le mot de Stendhal, se réduisit à souhaiter 1° de n'être pas tué 2° d'avoir un bon habit bien chaud ; combien ensuite, lorsque un peu moins de misère lui permit quelques vues d'ordre général, ses vagues désirs de changements sociaux furent longs à se transformer en passion, je veux dire à en présenter les deux caractères principaux : l'idée fixe et le besoin de passer à l'action¹. Je crois pouvoir dire que, dans toutes les classes, les passions politiques atteignent aujourd'hui, chez celui qu'elles possèdent, à un degré de *prépondérance sur ses autres passions* qu'elles n'ont jamais connu.

Le lecteur a déjà nommé un facteur capital des mouvements que nous marquons ici : les passions politiques rendues universelles, cohérentes, homogènes, permanentes, prépondérantes, tout le monde reconnaît là, pour une grande part, l'œuvre du journal politique quotidien et à bon marché. On ne peut s'empêcher de rester rêveur et de se demander s'il ne se pourrait pas que les guerres inter-humaines ne fissent que commencer quand on songe à cet instrument de culture de leurs propres passions que les hommes viennent d'inventer, ou du moins de porter à un degré de puissance qu'on n'avait jamais vu, et auquel ils s'offrent de tout l'épanouissement de leur cœur chaque jour dès qu'ils s'éveillent.

Nous venons de montrer ce qu'on pourrait appeler le perfectionnement des passions politiques en surface, sous des modes plus ou moins extérieurs. Elles se sont singulièrement perfectionnées aussi en profondeur, en force interne.

Et d'abord, elles ont singulièrement progressé dans la

1. Ils ne les présentèrent, selon la profonde remarque de Tocqueville, que le jour où un commencement d'amélioration de sa condition invita l'homme du peuple à en vouloir davantage, c'est-à-dire vers la fin du XVIII^e siècle.

conscience d'elles-mêmes. Il est évident qu'aujourd'hui (grandement encore par l'effet du journal) l'âme affectée d'une haine politique prend conscience de sa propre passion, se la formule, se la représente avec une netteté qu'elle ne connaissait pas il y a cinquante ans et dont il n'est pas besoin de dire combien elle l'en avive. Je voudrais à ce propos marquer deux passions que notre temps a vu naître, non certes à l'existence, mais à la conscience, à l'aveu, à la fierté d'elles-mêmes.

La première est ce que j'appellerai un certain *nationalisme juif*. Alors que jusqu'ici les Juifs, accusés en de nombreux pays de constituer une race inférieure ou tout au moins particulière et inassimilable, répondaient en niant cette particularité, en s'efforçant d'en effacer les apparences, en refusant d'admettre la réalité des races, on voit certains d'entre eux, depuis quelques années, s'appliquer à proclamer cette particularité, à en préciser les traits ou ce qu'ils croient tels, à s'en glorifier, à flétrir toute volonté de fusion avec leurs adversaires (voir l'œuvre d'Israël Zangwill, celle d'André Spire, la *Revue juive*). Il ne s'agit pas ici de chercher si le mouvement de ces Juifs n'est pas plus noble que l'application de tant d'autres à se faire pardonner leur origine ; il s'agit de faire observer à celui qu'intéresse le progrès de la paix dans le monde qu'aux orgueils qui dressent les hommes les uns contre les autres notre âge en aura ajouté un de plus, du moins en tant que conscient et fier de soi ¹.

L'autre mouvement que j'ai en vue est le *bourgeoisisme*, j'entends la passion de la classe bourgeoise à s'affirmer contre celle qui la menace. On peut dire que jusqu'à nos jours la « haine des classes », en tant que haine consciente et fière d'elle-même, c'était surtout la haine de l'ouvrier contre le monde bourgeois ; la haine réciproque

1. Je parle ici des juifs d'Occident et de classe bourgeoise ; le prolétariat juif n'a pas attendu notre temps pour s'enfoncer dans le sentiment de la particularité de sa race.

s'avouait bien moins nettement ; honteuse d'un égoïsme qu'elle croyait spécial à sa caste, la bourgeoisie biaisait avec cet égoïsme, en convenait mal, même avec soi, voulait qu'on le prît, le prendre elle-même, pour une forme indirecte du souci du bien de tous¹ ; au dogme de la lutte des classes elle répondait en contestant qu'il y eût vraiment des classes, montrant que, si elle sentait son opposition irréductible à son adversaire, elle ne voulait pas convenir qu'elle la sentait. Aujourd'hui, il suffit de songer au « fascisme » italien, à certain *Eloge du Bourgeois français*, à tant d'autres manifestations de même sens², pour voir que la bourgeoisie prend pleine conscience de ses égoïsmes spécifiques, qu'elle les proclame en tant que tels, les vénère en tant que tels et comme liés aux suprêmes intérêts de l'espèce, qu'elle se fait gloire de les vénérer et de les dresser contre les égoïsmes qui veulent sa destruction. Notre temps aura vu se créer la *mystique* de la passion bourgeoise, dans son hostilité aux passions de l'autre classe³. Là encore, notre âge apporte au bilan moral de l'espèce humaine l'avènement d'une haine de plus à la pleine possession d'elle-même.

Le progrès des passions politiques en profondeur depuis un siècle me semble singulièrement remarquable pour les passions nationales.

D'abord, du fait qu'elles sont éprouvées aujourd'hui par

1. C'est la volonté qu'exprimait encore Benoît XV quand il invitait les pauvres « à se complaire dans la prospérité des personnes plus élevées et à en attendre l'appui avec confiance. »

2. Par exemple, *la Barricade* de M. Paul Bourget, où l'auteur, élève de Georges Sorel, invite la bourgeoisie à ne point laisser au prolétariat le monopole de la passion de classe et de la violence. — Voir aussi André Beaunier, *Les Devoirs de la Violence* (cité par Halpérine-Kaminski, dans sa préface à l'ouvrage de Tolstoï : *La loi de l'amour et la loi de la violence*).

3. « Ce mot qui eût tant fait rire, il y a encore vingt ans, le *sublime bourgeois*, prend pour la bourgeoisie française une plénitude mystique à force de rejoindre les plus hautes valeurs sociales et nationales. » (*Eloge du Bourgeois français*, p. 284).

des masses, ces passions sont devenues *bien plus purement passionnelles*. Alors que le sentiment national, lorsqu'il n'était guère exercé que par des rois ou leurs ministres, consistait surtout dans l'attachement à un *intérêt* (convoitise de territoires, recherche d'avantages commerciaux, d'alliances profitables), on peut dire qu'aujourd'hui, éprouvé (du moins continûment) par des âmes populaires, il consiste, pour sa plus grande part, dans l'exercice d'un *orgueil*. Tout le monde conviendra que la passion nationale, chez le citoyen moderne, est bien moins faite de l'embrassement des intérêts de sa nation — intérêts qu'il discerne mal, dont la perception exige une information qu'il n'a pas, qu'il n'essaye pas d'avoir (on sait son indifférence aux questions de politique extérieure) — qu'elle n'est faite de la fierté qu'il a d'elle, de sa volonté de se sentir en elle, de réagir aux honneurs et aux injures qu'il croit lui être faits. Sans doute il veut que sa nation acquière des territoires, qu'elle soit prospère, qu'elle ait de puissants alliés ; mais il le veut bien moins pour les fruits matériels qu'elle en recueillera (que sent-il directement de ces fruits ?) que pour la gloire qu'elle en tirera. Le sentiment national, en devenant populaire, est devenu surtout l'orgueil national, la susceptibilité nationale¹. Combien il

1. Précisons bien quelle est ici la nouveauté. Le citoyen, au xvii^e siècle, avait déjà la notion de l'honneur national ; les lettres de Racine suffraient à le prouver (voir une page significative dans les *Mémoires* de Pontis : liv. XIV) ; mais il s'en remettait au roi du soin de juger ce qu'exigeait cet honneur ; une indignation comme celle de Vauban contre la paix de Ryswick, « qui déshonore le Roi et toute la nation », est un mouvement fort exceptionnel sous l'ancien régime. Le citoyen moderne prétend sentir lui-même ce qu'exige l'honneur de sa nation et il est prêt à s'insurger contre son chef si celui-ci le sent autrement que lui. Cette nouveauté n'a, d'ailleurs, rien de spécial aux nations de régime démocratique ; en 1911, les citoyens de la monarchique Allemagne, jugeant insuffisantes les concessions que la France faisait à leur pays en retour de son abstention au Maroc, s'élevèrent très violemment contre leur souverain qui acceptait ces conditions et, selon eux, faisait litière de l'honneur allemand. On peut affirmer qu'il en serait de même pour la France si elle rede-

est devenu par là plus purement passionnel, plus parfaitement irrationnel et donc plus fort, il suffit pour le mesurer de songer au chauvinisme, forme du patriotisme proprement inventée par les démocraties. Que d'ailleurs, et contrairement à l'opinion commune, l'orgueil soit une passion plus forte que l'intérêt, on s'en convainc si l'on observe combien les hommes se font couramment tuer pour une blessure à leur orgueil, peu pour une atteinte à leurs intérêts.

Cette susceptibilité dont se revêt le sentiment national en devenant populaire est une chose qui rend la possibilité des guerres bien plus grande aujourd'hui qu'autrefois. Il est clair qu'avec les peuples et l'aptitude de ces nouveaux « souverains » à bondir sous l'outrage dès qu'ils croient le ressentir, la paix court un surcroît de danger qu'elle ne connaissait pas quand elle ne dépendait que des rois et de leurs ministres, gens bien plus purement pratiques, fort maîtres d'eux, et assez disposés à supporter l'injure s'ils ne se sentent pas les plus forts¹. Et de fait, on ne compte plus combien de fois, depuis cent ans, la guerre a failli embraser le monde uniquement parce qu'un peuple s'est cru atteint dans sa dignité². Ajoutons que cette susceptibilité nationale

venait monarchique et que son roi se mit à sentir les intérêts de l'honneur national autrement que ses sujets. C'est ce qui s'est vu, au reste, durant tout le règne de Louis-Philippe.

1. Exemple : l'humiliation d'Olmütz, en 1850, dont on peut affirmer qu'aucune démocratie ne l'eût supportée, du moins avec la philosophie que montra le roi de Prusse et son gouvernement. Ai-je besoin de dire quels autres surcroîts de danger, en revanche, la paix courait avec les rois ? Il suffit de citer le mot de Montesquieu : « L'esprit de la monarchie est la guerre et l'agrandissement. »

2. 1886, affaire Schnœbelé ; 1890, affaire du roi d'Espagne hué à Paris comme colonel de uhlans ; 1891, affaire de l'impératrice d'Allemagne lors de sa traversée de Paris ; 1897, affaire de Fachoda ; 1904, affaire des chalutiers anglais coulés par la flotte russe, etc... — Bien entendu, nous ne prétendons pas que les rois n'aient fait que des guerres pratiques, encore que bien souvent l'allégation de l'« honneur blessé » ne fût chez eux qu'un prétexte ; Louis XIV n'a évidemment pas fait la guerre à la Hollande parce que celle-ci avait frappé une

offre aux chefs des nations, soit qu'ils l'exploitent chez eux ou chez leur voisin, un moyen nouveau et fort sûr de déclencher les guerres dont ils ont besoin ; c'est ce qu'ils n'ont pas manqué de comprendre, comme le prouve amplement l'exemple de Bismarck et des moyens dont il obtint ses guerres contre l'Autriche et contre la France. De ces points de vue il me semble assez juste de dire, avec les monarchistes français, que « la démocratie c'est la guerre », à condition qu'on entende par démocratie l'avènement des masses à la susceptibilité nationale et qu'on reconnaisse qu'aucun changement de régime n'enrayera ce phénomène ¹.

Un autre approfondissement considérable des passions nationales est que les peuples entendent aujourd'hui se sentir, non seulement dans leur être matériel, force militaire, possessions territoriales, richesse économique, mais dans leur être *moral*. Avec une conscience qu'on n'avait jamais vue (qu'attisent fortement les gens de lettres), chaque peuple maintenant s'étreint lui-même et se pose contre les autres dans sa langue, dans son art, dans sa littérature, dans sa philosophie, dans sa civilisation, dans sa « culture ». Le patriotisme est aujourd'hui l'affirmation d'une forme d'âme contre d'autres formes d'âme ². On sait

médaille injurieuse pour sa gloire. Ce que nous accorderons davantage, c'est que les rois faisaient de temps en temps des guerres de panache, élégances qui semblent de moins en moins tenter les démocraties ; on n'imagine plus la paix du monde troublée par des cavalcades comme celles de Charles VIII en Italie ou de Charles XII en Ukraine.

1. Faut-il rappeler que des guerres déclenchées par la passion publique et contre la volonté des gouvernants se voient fort bien sous des monarchies ; et non seulement sous des monarchies constitutionnelles, comme la guerre de la France contre la Turquie en 1826, mais sous des monarchies absolues : par exemple, la guerre de la succession d'Autriche, imposée à Fleury par un mouvement d'opinion ; sous Louis XVI, la guerre pour l'indépendance américaine ; en 1806, la guerre de la Prusse contre Napoléon ; en 1813, celle de la Saxe. Il semble bien qu'en 1914 la guerre a été imposée à des souverains absolus comme Nicolas II et Guillaume II par des passions populaires qu'ils entretenaient depuis des années et qu'ils n'ont plus pu retenir.

2. « Mais ce qui est bien plus important que les faits matériels, c'est

ce que cette passion gagne ainsi en force interne et si les guerres auxquelles elle préside sont plus âpres que celles que se faisaient les rois, simplement désireux d'un même morceau de terrain. La prophétie du vieux barde saxon se réalise pleinement : « Les patries seront alors véritablement ce qu'elles ne sont pas encore : des personnes. Elles éprouveront de la haine ; et ces haines causeront des guerres plus terribles que toutes celles qui ont été vues jusqu'ici. »

On ne saurait assez dire combien cette forme du patriotisme est nouvelle dans l'histoire. Elle est évidemment liée, elle aussi, à l'adoption de cette passion par des masses populaires et semble avoir été inaugurée, en 1813, par l'Allemagne, laquelle aura été apparemment le vrai instituteur de l'humanité en fait de patriotisme démocratique, si l'on entend sous ce mot la volonté d'un peuple de se poser contre les autres au nom de ses caractères les plus fondamentaux¹. (La France de la Révolution et de l'Empire n'a jamais songé à se dresser contre les autres peuples au nom de sa langue ou de sa littérature.) Ce mode

l'âme des nations. Parmi tous les peuples, une sorte d'effervescence se fait sentir ; les uns défendent certains principes, les autres des principes opposés. En faisant partie de la Société des nations, les peuples n'abandonnent pas leur *moralité nationale*. » (Discours du ministre des affaires étrangères allemand à Genève, lors de l'entrée de l'Allemagne dans la Société des Nations, 10 sept. 1926.) L'orateur poursuit : « Ceci ne doit pas cependant avoir pour conséquence de dresser les peuples les uns contre les autres. » On est surpris qu'il n'ait pas ajouté : « Au contraire. » Combien plus fier, et en même temps plus respectueux du vrai, ce langage de Treitschke : « Cette conscience d'elles-mêmes que prennent les nations et que la culture ne peut que fortifier, cette conscience fait que jamais la guerre ne pourra disparaître de la terre, malgré l'enchaînement plus étroit des intérêts, malgré le rapprochement des mœurs et des formes extérieures de la vie. » (Cité par Ch. Andler, *Les Origines du pangermanisme*, p. 223.)

1. La religion de l'« âme nationale » est évidemment, et logiquement, une émanation de l'âme populaire. D'ailleurs, elle a été chantée par une littérature éminemment démocratique : le romantisme. Il est à remarquer que les pires adversaires du romantisme et de la démocratie l'ont adoptée ; on la trouve constamment dans l'*Action Française*. Tant il est impossible aujourd'hui d'être patriote sans flatter les passions démocratiques.

de patriotisme aura été si peu connu des âges précédents qu'on n'y compte plus les cas de nations admettant dans leur sein la culture d'autres nations, voire avec lesquelles elles furent en guerre, et même la révérent. Rappellerai-je la religion de Rome pour le génie de la Grèce qu'elle avait cru devoir abattre politiquement ? celle des Ataulf, des Théodoric, vainqueurs de Rome, pour le génie romain ? plus près de nous, Louis XIV annexant l'Alsace et ne songeant pas un instant à y interdire la langue allemande ? On voyait même des peuples manifester leur sympathie pour la culture de peuples avec lesquels ils étaient en guerre ou leur proposer la leur : le duc d'Albe s'employant à mettre en sûreté les savants des villes de Hollande contre lesquelles il poussait ses légions ; au xviii^e siècle, les petits Etats de l'Allemagne, alliés à Frédéric II contre nous, adoptant plus que jamais nos idées, nos modes, nos littératures² ; le gouvernement de la Convention, en pleine lutte avec l'Angleterre, envoyant une députation à cette nation pour l'inviter à adopter notre système métrique³. La guerre politique impliquant la guerre des cultures, cela est proprement une invention de notre temps et qui lui assure une place insigne dans l'histoire morale de l'humanité.

Un autre renforcement des passions nationales, c'est la volonté qu'ont aujourd'hui les peuples de se sentir *dans leur passé*, plus précisément de sentir leurs ambitions comme remontant à leurs ancêtres, de vibrer d'aspirations « séculaires », d'attachements à des droits « historiques ». Ce patriotisme romantique est, lui aussi, le propre d'un patriotisme exercé par des âmes populaires (j'appelle ici populaires toutes les âmes gouvernées par l'imagination, c'est-à-dire, au premier chef, les gens du monde et les gens de lettres) ; j'ai idée que lorsque Hugues de Lionne souhaitait pour sa nation l'acquisition de la Flandre ou

2. Cf. F. Brunot, *Histoire de la langue française*, tome V, livre III.

3. Voir à ce propos une belle page d'Auguste Comte, *Cours de Philosophie positive*, 57^e leçon.

Sièyès celle des Pays-Bas, ils ne croyaient pas sentir revivre en eux l'âme des anciens Gaulois, pas plus que Bismarck, lorsqu'il convoitait les duchés danois, ne pensait (je ne parle pas de ce qu'il disait) ressusciter le vouloir de l'Ordre teutonique¹. Quel surcroît de violence cette solennisation de ses désirs apporte à la passion nationale, il suffit pour s'en convaincre de voir ce qu'est devenue cette passion chez les Allemands avec leur prétention de continuer l'âme du Saint Empire germanique et chez les Italiens depuis qu'ils posent leurs volontés comme la résurrection de celles de l'Empire romain². — Inutile de dire si, là encore, les chefs d'État trouvent dans la sentimentalité populaire un nouvel et bon instrument pour réaliser leurs desseins pratiques et s'ils savent s'en servir : qu'on pense, pour n'en citer qu'un récent exemple, au parti que le gouvernement italien a su tirer de l'étonnante aptitude de ses compatriotes à sentir un beau matin la revendication de Fiume comme une revendication « séculaire ».

D'une manière générale, on peut dire que les passions nationales, du fait qu'elles sont exercées aujourd'hui par des âmes plébéiennes, prennent un caractère de *mysticité*, d'adoration religieuse qu'elles connaissaient peu dans l'âme pratique des grands, et dont il n'est pas besoin de dire s'il rend ces passions plus profondes et plus fortes. Là encore, ce mode plébéien du patriotisme est adopté par tous ceux qui pratiquent cette passion, fussent-ils les plus hautains champions du patriciat de l'esprit ; M. Maurras parle, comme Victor Hugo, de la « déesse France ». Ajoutons

1. En vérité, les peuples ne croient pas non plus que leurs ambitions remontent à leurs aïeux ; ignorants de l'histoire, ils ne le croient même pas quand cela est vrai ; ils croient qu'ils le croient ; plus exactement, ils veulent croire qu'ils le croient. Cela suffit d'ailleurs à les rendre féroces, plus peut-être que s'ils le croyaient vraiment.

2. La France est ici en état d'infériorité manifeste par rapport à ses voisins ; les Français modernes ont fort peu la prétention de réincarner les ambitions de Charlemagne ni même de Louis XIV, malgré les proclamations de quelques hommes de lettres.

que cette adoration mystique pour la nation ne s'explique pas seulement par la nature des adorateurs, mais par les changements survenus dans l'objet adoré ; outre le spectacle autrement imposant que jadis de leur force militaire et de leur organisation, on conçoit que, lorsqu'on voit les Etats modernes faire indéfiniment la guerre alors qu'ils n'ont plus d'hommes et subsister de longues années quand ils n'ont plus d'argent, on soit porté à croire, pour peu qu'on ait l'âme religieuse, qu'ils sont d'une autre essence que les êtres naturels.

Je marquerai encore un grand surcroît de puissance advenu, en ce dernier demi-siècle, au sentiment national : je veux parler de plusieurs passions politiques très fortes qui, originairement indépendantes de ce sentiment, sont venues de nos jours s'incorporer à lui. Ces passions sont : 1^o le mouvement contre les Juifs ; 2^o le mouvement des classes possédantes contre le prolétariat ; 3^o le mouvement des autoritaristes contre les démocrates. On sait que chacune de ces passions s'identifie aujourd'hui avec le sentiment national, dont elle déclare que son adversaire implique la négation. Ajoutons que, presque toujours, l'une de ces trois passions comporte, chez celui qu'elle tient, l'existence des deux autres, si bien qu'en général c'est de l'ensemble des trois que la passion nationale se trouve présentement grossie. Ce grossissement est d'ailleurs réciproque et il est clair que l'antisémitisme, le capitalisme et l'autoritarisme témoignent aujourd'hui d'une puissance toute nouvelle par leur union avec le nationalisme. (Sur la solidité de ces unions, je m'expliquerai ailleurs).

Je ne saurais laisser ce perfectionnement moderne des passions nationales sans en noter encore un trait : dans chaque nation, le nombre des personnes qui sentent un intérêt direct à faire partie d'une nation forte est incomparablement plus élevé de nos jours qu'autrefois. Dans tous les grands Etats je vois aujourd'hui, non seulement le monde de l'industrie et des hautes affaires, mais un nombre

considérable de petits commerçants, de petits bourgeois, et aussi de médecins, d'avocats, voire d'écrivains, d'artistes — aussi des ouvriers — sentir qu'il leur importe, pour la prospérité de leurs entreprises personnelles, d'appartenir à un groupement puissant et redouté. Les personnes à même d'apprécier ces sortes de changements conviennent que ce sentiment était loin d'exister, du moins avec la netteté qu'on lui voit aujourd'hui, dans le petit commerce, en France par exemple, il y a seulement trente ans. Chez les hommes de professions dites libérales, il semble plus nouveau encore ; il est assurément nouveau d'entendre couramment des artistes reprocher à leur gouvernement « de ne pas donner assez de prestige à leur nation pour imposer leur art à l'étranger. » Chez les ouvriers, le sentiment qu'ils ont intérêt, au point de vue professionnel, à faire partie d'une nation forte est aussi très récent ; le parti des « socialistes-nationalistes », dont la France seule semble dépourvue, est un sédiment politique tout moderne. Pour les industriels, ce qui paraît nouveau, ce n'est pas qu'ils sentent combien leur intérêt veut que leur nation soit forte, c'est que ce sentiment se transforme aujourd'hui en action, en pression formelle sur leurs gouvernements ¹. Cette extension du patriotisme à base d'intérêt n'empêche certes pas

1. Par exemple, en mai 1914, l'adresse des « six grandes associations industrielles et agricoles d'Allemagne » à M. de Bethmann-Hollweg ; peu différente, d'ailleurs, de celle que rédigeaient déjà en 1815 les métallurgistes prussiens pour signifier à leur gouvernement les annexions qu'il devait faire dans l'intérêt de leur industrie. (Voir Vidal de La Blache, *La France de l'Est*, ch. XIX). Au surplus, certains Allemands s'attachent à proclamer hautement le caractère économique de leur nationalisme. « N'oublions pas, dit un pangermaniste illustre, que l'Empire allemand qui passe généralement, à l'étranger, pour un État purement militaire est, de par son origine (*Zollverein*), surtout économique. » Et encore : « Pour nous la guerre n'est que la continuation de notre activité économique en temps de paix, avec d'autres moyens mais par les mêmes méthodes. » (Naumann, *L'Europe centrale* pp. 112 ; 247. Voir tout l'ouvrage.) L'Allemagne semble être la seule, non certes à pratiquer le patriotisme commercial (l'Angleterre le pratique au moins autant et depuis bien plus longtemps) mais à s'en glorifier.

cette forme du patriotisme d'être, comme nous le disons plus haut, beaucoup moins répandue que la forme à base d'orgueil¹ ; elle n'en apporte pas moins un nouveau sur-plus de force aux passions nationales.

Enfin je marquerai un dernier perfectionnement considérable que présentent aujourd'hui toutes les passions politiques, qu'elles soient de race, de classe ou de nation. Quand je regarde ces passions dans le passé, je les vois consister en de pures poussées affectives, en de naïves explosions de l'instinct, dépourvues, du moins chez le grand nombre, de tout prolongement d'elles-même en des idées, en des systèmes ; les rûées des ouvriers du xv^e siècle contre les possédants ne s'accompagnaient, semble-t-il, d'aucun enseignement sur la genèse de la propriété ou la nature du capital, celles des massacreurs de ghettos d'aucune vue sur la valeur philosophique de leur action, et il n'apparaît pas que l'assaut des bandes de Charles-Quint contre les défenseurs de Mézières s'avivât d'une théorie sur la prédestination de la race germanique et la bassesse morale du monde latin. Aujourd'hui je vois chaque passion politique munie de tout un réseau de doctrines fortement constituées, dont l'unique fonction est de lui représenter, sous tous les points de vue, la suprême valeur de son action, et dans lesquelles elle se projette en décuplant sa puissance passionnelle. A quel point de perfection notre temps a porté ces systèmes, avec quelle application, quelle ténacité chaque passion a su édifier, dans toutes les directions, des théories propres à la satisfaire, avec quelle précision ces théories ont été ajustées à cette satisfaction, avec quel luxe de recherches, quel travail, quel approfondissement elles ont été poussées dans chaque direction, il suffit pour le marquer de citer le

1. Et de constituer un patriotisme beaucoup moins passionné ; qu'on songe aux transactions avec l'étranger qu'accepte le patriotisme à base d'intérêt (par exemple, le pacté franco-allemand du fer) et contre lesquelles s'insurge le patriotisme à base d'orgueil.

HENRI CYRAL, ÉDITEUR

118, Boulevard Raspail, PARIS-VI^e

R. C. SEINE 74-390

CH. POSTAUX PARIS 225-06

**COLLECTION DES ŒUVRES ILLUSTRÉES
DE
STENDHAL**

Vient de paraître :

**LE ROUGE
ET LE NOIR**

Avec cent illustrations en couleurs de DANIEL-GIRARD

Pour *le Rouge et le Noir*, le spirituel artiste Daniel-Girard a fait revivre en cent compositions toute l'époque du drame ; ses costumes, ses personnages et ses paysages sont remarquablement étudiés. Cette édition est certainement le plus gros effort artistique réalisé pour rendre la mise en scène qui transporte le lecteur dans l'ambiance de l'œuvre de Stendhal.

50 exemplaires sur Madagascar, numérotés de 1 à 50, renfermant chacun deux dessins originaux coloriés par l'artiste (un par tome), les deux volumes 500 fr.
950 exemplaires sur Rives, numérotés de 51 à 1.000 les deux volumes .. 200 fr.

(Typographie du maître-imprimeur R. Coulouma, H. Barthélemy, directeur.

Format 15,5 x 20,5

Précédemment paru :

LA CHARTREUSE DE PARME

Avec une introduction inédite de MAX DAIREAUX
et cent illustrations en couleurs d'ANDRÉ FOURNIER

50 exemplaires sur Madagascar, numérotés de 1 à 50, avec deux dessins originaux, les deux volumes 500 fr.
950 exemplaires sur Rives, numérotés de 51 à 1.000, les deux volumes .. 240 fr.

Pour paraître en octobre 1927 :

CHRONIQUES ITALIENNES

Illustrations de F. DE MARLIAVE

29 exemplaires sur Madagascar, numérotés de 1 à 29, avec deux originaux 300 fr.
800 exemplaires sur Rives, numérotés de 30 à 829. 140 fr.

Paraîtront ensuite :

DE L'AMOUR, illustr. d'HENRI ARRAULT. — **MÉMOIRES
D'UN TOURISTE. — ROME, NAPLES et FLORENCE.**
etc., etc.

Les souscriptions sont reçues chez tous les Libraires

Il a paru récemment

DANS LA COLLECTION « LES CONTEMPORAINS »

Un volume de luxe illustré consacré à l'œuvre de

PAUL VALÉRY

de l'Académie Française

Études inédites de :

RENÉ BOYLESVE, *Préface* ; PAUL VALÉRY, *Remarques et Pensées* ; PAUL VALÉRY, *Lettre* ; EMILE BOREL, *Valéry et la Méthode scientifique* ; BENJAMIN CRÉMIEUX, *Environ de Paul Valéry* ; RENÉ FERNANDAT, *Eupalinos* ; VALÉRY LARBAUD, *Paul Valéry et la Méditerranée* ; FRÉDÉRIC LEFÈVRE, *Paul Valéry, l'inspiration et la poésie pure* ; HENRI MASSIS, *Paul Valéry et la Pensée* ; FRANCIS DE MIOMANDRE, *Paul Valéry, Souvenirs* ; HENRY RAMBAUD, *La Méthode de Paul Valéry. Esquisse d'une introduction* ; ANDRÉ ROUSSEAU, *Intelligence et Musique* ; PAUL SOUDAY, *La Poésie et la Pensée de Paul Valéry*.

BIOGRAPHIE — BIBLIOGRAPHIE

Volume de 200 pages, format 18×54, texte composé en caractères classiques, imprimé en deux tons et illustré de 15 bandeaux, 16 culs-de-lampe dessinés et gravés sur bois, et d'une pointe sèche (portrait de PAUL VALÉRY) dessinée et gravée sur cuivre par ANDRÉ SZEKELY DE DOBA.

Cet ouvrage contient des inédits de PAUL VALÉRY : **Remarques et Pensées** ; une page originale extraite d'un de ses cahiers, annotée et illustrée de dessins au crayon de couleur par PAUL VALÉRY. Reproduite, ainsi que le manuscrit de la première partie de l'étude consacrée à la **Crise de l'Esprit**, en fac-similé.

De l'Édition de Luxe
il reste quelques exemplaires sur :

250 ex. (num. de 151 à 400) sur Madagascar, contenant : une
pointe sèche en noir, *Portrait de Paul Valéry*. **160 fr.**
500 ex. (num. de 401 à 900) sur pur fil Lafuma.. .. **100 fr.**

De l'Édition originale
sur Alfa tirée à 1.300 ex. numérotés
il reste quelques volumes

Prix : 40 fr.

(JOINDRE LE MONTANT À LA COMMANDE)

ÉDITIONS DU CAPITOLE — G. PIGOT, directeur

101, Rue de Sèvres — PARIS-VI